

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*La Grande Beverie*

RENÉ DAUMAL

*Le Mont Analogue*

ROMAN D'AVENTURES ALPINES,  
NON EUCLIDIENNES ET  
SYMBOLIQUEMENT AUTHENTIQUES



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2020

## CHAPITRE PREMIER

### QUI EST LE CHAPITRE DE LA RENCONTRE

*Du nouveau dans la vie de l'auteur. – Les montagnes symboliques. – Un lecteur sérieux. – Alpinisme passage des Patriarches. – Le Père Sogol. – Un parc d'intérieur, et un cerveau extérieur. – L'art de faire connaissance. – L'homme qui caressait les pensées à rebrousse-poil. – Confidences. – Un monastère satanique. – Comment le diable de service induisit en tentation un ingénieux moine. – L'industrielle Physique. – La maladie du Père Sogol. – Une histoire de mouches. – La peur de la mort. – À cœur furieux, raison d'acier. – Un projet fou, ramené à un simple problème de triangulation. – Une loi psychologique.*

Le présent ouvrage, inachevé, a paru pour la première fois à titre posthume en 1952, aux éditions Gallimard à Paris.  
© Éditions Allia, Paris, 2020.

LE COMMENCEMENT de tout ce que je vais raconter, ce fut une écriture inconnue sur une enveloppe. Il y avait dans ces traits de plume qui traçaient mon nom et l'adresse de la *Revue des Fossiles*, à laquelle je collaborais et d'où l'on m'avait fait suivre la lettre, un mélange tournant de violence et de douceur. Derrière les questions que je me formulais sur l'expéditeur et le contenu possible du message, un vague mais puissant pressentiment m'évoquait l'image du "pavé dans la mare aux grenouilles". Et du fond l'aveu montait comme une bulle que ma vie était devenue bien stagnante, ces derniers temps. Aussi, quand j'ouvris la lettre, je n'aurais su distinguer si elle me faisait l'effet d'une vivifiante bouffée d'air frais ou d'un désagréable courant d'air.

La même écriture, rapide et bien liée, disait tout d'un trait :

"Monsieur, j'ai lu votre article sur le Mont Analogue. Je m'étais cru le seul, jusqu'ici, à être convaincu de son existence. Aujourd'hui, nous sommes deux, demain nous serons dix, plus peut-être, et on pourra tenter l'expédition.

Il faut que nous prenions contact le plus vite possible. Téléphonnez-moi dès que vous pourrez à un des numéros ci-dessous. Je vous attends.

Pierre SOGOL, 37, passage  
des Patriarches, Paris.”

(Suivaient cinq ou six numéros de téléphone auxquels je pouvais l’appeler à différentes heures de la journée.)

J’avais déjà presque oublié l’article auquel mon correspondant faisait allusion, et qui avait paru, près de trois mois auparavant, dans le numéro de mai de la *Revue des Fossiles*.

Flatté par cette marque d’intérêt d’un lecteur inconnu, j’éprouvais en même temps un certain malaise à voir prendre tellement au sérieux, presque au tragique, une fantaisie littéraire qui, sur le moment, m’avait assez exalté, mais qui, maintenant, était un souvenir déjà lointain et refroidi.

Je relus cet article. C’était une étude assez rapide sur la signification symbolique de la montagne dans les anciennes mythologies. Les différentes branches de la symbolique formaient depuis longtemps mon étude favorite – je croyais naïvement y comprendre quelque

chose – et, par ailleurs, j’aimais la montagne en alpiniste, passionnément. La rencontre de ces deux sortes d’intérêt, si différents, sur le même objet, la montagne, avait coloré de lyrisme certains passages de mon article. (De telles conjonctions, si incongrues qu’elles puissent paraître, sont pour beaucoup dans la genèse de ce que l’on appelle vulgairement poésie; je livre cette remarque, à titre de suggestion, aux critiques et aux esthéticiens qui s’efforcent d’éclairer les dessous de cette mystérieuse sorte de langage.)

Dans la tradition fabuleuse, avais-je écrit en substance, la Montagne est le lien entre la Terre et le Ciel. Son sommet unique touche au monde de l’éternité, et sa base se ramifie en contreforts multiples dans le monde des mortels. Elle est la voie par laquelle l’homme peut s’élever à la divinité, et la divinité se révéler à l’homme. Les patriarches et prophètes de l’Ancien Testament voient le Seigneur face à face sur des lieux élevés. C’est le Sinâï et c’est le Nebo de Moïse, et ce sont, dans le Nouveau Testament, le Mont des Oliviers et le Golgotha. J’allais jusqu’à retrouver ce vieux symbole de la montagne dans les savantes constructions pyramidales d’Égypte et de

Chaldée. Passant chez les Aryens, je rappelais ces obscures légendes des Védas, où le *Soma*, la “liqueur” qui est la “semence d’immortalité”, est dit résider, sous sa forme lumineuse et subtile, “dans la montagne”. Dans l’Inde, Himalaya est le séjour de Çiva, de son épouse “la Fille de la Montagne”, et des “Mères” des mondes – de même qu’en Grèce le roi des dieux tenait sa cour sur l’Olympe. Dans la mythologie grecque, justement, je trouvais le symbole complété par l’histoire de la révolte des enfants de la Terre qui, avec leurs natures terrestres et des moyens terrestres, essayèrent d’escalader l’Olympe et de pénétrer dans le Ciel avec leurs pieds glaiseux; n’était-ce pas d’ailleurs la même entreprise que poursuivaient les constructeurs de la tour de Babel, qui, sans renoncer à leurs ambitions multiples et personnelles, prétendaient atteindre au royaume de l’Unique impersonnel? En Chine, il était question des “Montagnes des Bienheureux”, et les anciens sages instruisaient leurs disciples sur le bord des précipices...

Après avoir ainsi fait le tour des mythologies les plus connues, je passais à des considérations générales sur les symboles, que je rangeais en deux classes : ceux qui sont soumis à des

règles de “proportion” seulement, et ceux qui sont soumis, en plus, à des règles d’“échelle”. Cette distinction a souvent été faite. Je la rappelle pourtant : la “proportion” concerne les rapports entre les dimensions du monument, l’ “échelle” les rapports entre ces dimensions et celles du corps humain. Un triangle équilatéral, symbole de la Trinité, a exactement la même valeur quelle que soit sa dimension ; il n’a pas d’ “échelle”. Par contre, prenez une cathédrale, et faites-en une réduction exacte de quelques décimètres de haut ; cet objet transmettra toujours, par sa figure et ses proportions, le sens intellectuel du monument, même s’il faut en examiner à la loupe certains détails ; mais il ne produira plus du tout la même émotion, ne provoquera plus les mêmes attitudes ; il ne sera plus “à l’échelle”. Et ce qui définit l’échelle de la montagne symbolique par excellence – celle que je proposais de nommer le Mont Analogue –, c’est son *inaccessibilité par les moyens humains ordinaires*. Or, les Sinaiï, Nebo et même Olympe sont devenus depuis longtemps ce que les alpinistes appellent des “montagnes à vaches” ; et même les plus hautes cimes de l’Himalaya ne sont plus regardées aujourd’hui comme inaccessibles. Tous ces sommets ont donc perdu leur

puissance analogique. Le symbole a dû se réfugier en des montagnes tout à fait mythiques, telles que le Mérrou des Hindous. Mais le Mérrou – pour prendre cet unique exemple –, s’il n’est plus situé géographiquement, ne peut plus conserver son sens émouvant de *voie unissant la Terre au Ciel*; il peut encore signifier le centre ou l’axe de notre système planétaire, mais non plus le moyen pour l’homme d’y accéder.

“Pour qu’une montagne puisse jouer le rôle de Mont Analogue, concluais-je, il faut *que son sommet soit inaccessible, mais sa base accessible* aux êtres humains tels que la nature les a faits. Elle doit être *unique* et elle doit *exister géographiquement*. La porte de l’invisible doit être visible.”

Voilà ce que j’avais écrit. Il ressortait en effet de mon article, pris à la lettre, que je croyais à l’existence, quelque part sur la surface du globe, d’une montagne beaucoup plus haute que le mont Everest, ce qui était, du point de vue d’une personne dite sensée, une absurdité. Et voici que quelqu’un me prend au mot! Et me parle de “tenter l’expédition”! Un fou? Un farceur? Mais moi! me dis-je tout à coup, moi qui ai écrit cet article, est-ce que mes lecteurs n’auraient pas le droit de me poser la

même question? Allons, suis-je un fou, ou un farceur? Ou tout bonnement un littéraire? – Eh bien, je peux l’avouer maintenant, tout en me posant ces questions peu agréables, je sentais qu’au fond de moi, malgré tout, *quelque chose croyait fermement à la réalité matérielle du Mont Analogue*.

Le lendemain, dans la matinée, j’appelai un des numéros de téléphone indiqués dans la lettre, à l’heure correspondante. Une voix féminine et mécanique m’attaqua aussitôt, m’avertissant que c’étaient “ici les Laboratoires Eurhyme” et me demandant à qui je voulais parler. Après quelques cliquetis, une voix d’homme vint à ma rencontre :

– Ah! c’est vous? Vous avez de la chance que le téléphone ne transmette pas les odeurs! Seriez-vous libre dimanche?... Alors venez chez moi vers onze heures; nous ferons une petite promenade dans mon parc avant de déjeuner... Quoi? Oui, bien sûr, passage des Patriarches, et alors?... Ah! le parc? C’est mon laboratoire; j’ai pensé que vous étiez alpiniste... Oui? alors! entendu, n’est-ce pas?... à dimanche!

Donc, ce n’est pas un fou. Un fou n’aurait pas une position importante dans une fabrique

de parfums. Alors, un farceur? Cette voix chaude et résolue n'était pas celle d'un farceur.

Nous étions un jeudi. Trois jours d'attente, pendant lesquels mon entourage me trouva bien distrait.

Ce dimanche matin, bousculant des tomates, glissant sur des peaux de bananes, frôlant des commères en sueur, je me fis un chemin jusqu'au passage des Patriarches. Je passai sous un porche, interrogeai l'âme des corridors, et me dirigeai vers une porte au fond de la cour. Avant de m'y introduire, je remarquai, le long d'une muraille décrépite et renflée à mi-hauteur, une corde double qui pendait d'une petite fenêtre du cinquième étage. Une culotte de velours – pour autant que je pouvais percevoir de tels détails à cette distance – sortit par la fenêtre; elle plongeait dans des bas qui s'engageaient dans des chaussures souples. Le personnage qui se terminait ainsi par en bas, en se tenant d'une main à l'appui de la fenêtre, fit passer les deux brins de la corde entre ses jambes, puis autour de sa cuisse droite, puis obliquement sur sa poitrine jusqu'à l'épaule gauche, puis derrière le col relevé de sa courte veste, et enfin devant lui par-dessus l'épaule droite, tout cela en un

tour de main; il saisit les brins pendants de la main droite et les brins supérieurs de la main gauche, repoussa le mur du bout des pieds et, le torse droit, les jambes écartées, il descendit à la vitesse d'un mètre cinquante à la seconde, dans ce style qui fait si bien sur les photographies. Il avait à peine touché terre qu'une seconde silhouette s'engageait sur la même voie; mais ce nouveau personnage, arrivé à l'endroit où le vieux mur se bombait, reçut sur la tête quelque chose comme une vieille pomme de terre, qui alla se meurtrir sur le pavé, tandis qu'une voix d'en haut claironnait: "Pour vous habituer aux chutes de pierres!"; il arriva pourtant en bas sans être trop déconcerté, mais ne termina pas son "rappel de corde" par le geste qui justifie cette appellation, et qui consiste à tirer sur un des brins pour ramener le câble. Les deux hommes s'éloignèrent et franchirent le porche sous les yeux de la concierge qui les regarda passer d'un air dégoûté. Je poursuivis mon chemin, montai quatre étages d'un escalier de service et trouvai ces indications placardées près d'une fenêtre:

"PIERRE SOGOL, professeur d'alpinisme. Leçons les jeudi et dimanche de 7h à 11h. Moyen d'accès: sortir par la fenêtre, prendre

une vire à gauche, escalader une cheminée, se rétablir sur une corniche, monter une pente de schistes désagrégés, suivre l'arête du nord au sud en contournant plusieurs gendarmes et entrer par la lucarne du versant est."

Je me pliai volontiers à ces fantaisies, bien que l'escalier continuât jusqu'au cinquième. La "vire" était un étroit rebord de la muraille, la "cheminée" un obscur enfoncement qui n'attendait que d'être fermé par la construction d'un immeuble contigu pour prendre le nom de "cour", la "pente de schiste" un vieux toit d'ardoise et les "gendarmes" des cheminées mitrées et casquées. Je m'introduisis par la lucarne et me trouvai devant l'homme. Plutôt grand, maigre et vigoureux, une forte moustache noire, des cheveux un peu crépus, il avait la tranquillité de la panthère en cage qui attend son heure ; il me regardait par de calmes yeux sombres et me tendait la main.

– Vous voyez ce que je dois faire pour gagner ma croûte, me dit-il. J'aurais voulu vous recevoir mieux...

– Je croyais que vous travailliez dans la parfumerie, interrompis-je.

– Pas seulement. J'ai aussi à faire dans une fabrique d'appareils ménagers, une maison d'articles de camping, un laboratoire de

produits insecticides et une entreprise de photogravure. Je m'engage partout à réaliser les inventions jugées impossibles. Jusqu'ici, cela a réussi, mais comme on sait que je ne puis rien faire d'autre, dans la vie, que d'inventer des absurdités, on ne me paie pas gros. Alors, je donne des leçons d'escalade à des fils de famille fatigués du bridge et des croisières. Mettez-vous donc à votre aise et faites connaissance avec ma mansarde.

C'était en fait plusieurs mansardes dont on avait abattu les cloisons et qui formaient un long atelier bas de plafond mais éclairé et aéré à une extrémité par une vaste verrière. Sous la verrière se tassait le matériel ordinaire d'un cabinet de sciences physico-chimiques, et tout autour tournait en rond un chemin de pierrailles imitant le plus mauvais muletier, bordé d'arbrisseaux et de buissons en pots ou en caisses, plantes grasses, petits conifères, palmiers nains, rhododendrons. Le long du sentier, collées aux vitres ou accrochées aux arbustes, ou pendant du plafond, de sorte que l'espace libre était utilisé au maximum, s'offraient à la vue des centaines de petites pancartes. Chacune portait un dessin, une photographie ou une inscription, et leur ensemble

constituait une véritable encyclopédie de ce que nous appelons les “connaissances humaines”. Un schéma d’une cellule végétale, – le tableau des corps simples de Mendeleïev, – les clefs de l’écriture chinoise, – une coupe du cœur humain, – les formules de transformation de Lorentz, – chaque planète avec ses caractéristiques, – la série des chevaux fossiles, – des hiéroglyphes mayas, – des statistiques économiques et démographiques, – des phrases musicales, – les représentants des grandes familles végétales et animales, – les types de cristaux, – le plan de la Grande pyramide, – des encéphalogrammes, – des formules logistiques, – des tableaux de tous les sons employés dans toutes les langues, – des cartes géographiques, – des généalogies; enfin, tout ce qui devrait meubler le cerveau d’un Mirandole du xx<sup>e</sup> siècle.

Par-ci, par-là, des bocaux, des aquariums, des cages contenaient des faunes extravagantes. Mais mon hôte ne me laissa pas m’attarder à regarder ses holothuries, ses calmars, ses argyronètes, ses termites, ses fourmilions, ses axolotls...; il m’entraîna sur le sentier, où nous pouvions tout juste tenir tous les deux de front, et m’invita à me mettre en marche autour du laboratoire. Grâce à un

petit courant d’air et aux odeurs des conifères nains, on pouvait avoir l’impression de gravir les lacets d’un chemin de montagne interminable.

– Vous comprenez, me dit Pierre Sogol, nous avons à décider de choses si graves, dont les conséquences peuvent avoir tant de répercussions dans tous les recoins de nos vies, à vous et à moi, que nous ne pouvons pas tirer comme cela de but en blanc, sans avoir un peu fait connaissance. Marcher ensemble, parler, manger, se taire ensemble, voilà ce que nous pouvons faire aujourd’hui. Plus tard, je crois que nous aurons des occasions d’agir ensemble, de souffrir ensemble – et il faut bien tout cela pour “faire connaissance”, comme on dit.

Tout naturellement, nous parlâmes de la montagne. Il avait couru tous les plus hauts massifs connus de notre planète, et je sentais que, chacun à un bout d’une bonne corde, nous aurions pu, ce jour même, nous lancer dans les plus folles aventures alpines. Puis la conversation fit des sauts, des glissades, des volte-face, et je compris l’usage qu’il faisait de tous ces bouts de carton qui étalaient devant nous le savoir de notre siècle. Ces figures et inscriptions, nous en avons tous une collection plus ou moins étendue dans notre tête; et nous